

Les louis s'entassèrent, mais Patoche, prudent, lui fit reprendre son gain et attendre un peu.

— Il ne faut pas fatiguer la fortune. Tout à l'heure, vous recommencerez.

Jacques en ce moment était dégrisé, mais une autre ivresse remplaçait l'ivresse première, celle du jeu, celle de l'or. Il ne pensait plus à Marjolaine à la gentille modiste qui l'aimait tant, et qui l'attendait. Il ne pensait pas qu'il avait promis de rentrer à dix heures, que s'il passait dix heures, Marjolaine serait inquiète, et que dix heures étaient passées depuis longtemps. Il ne voyait plus qu'une chose au monde, ce tapis vert sur lequel s'abattaient des cartes, méthodiquement, et roulaient les pièces d'or. Bientôt il recommença de jouer et continua de gagner. Le banquier se leva. Il était déjà décavé ; découragé, il s'en allait. Il avait trop l'habitude du jeu pour se heurter avec entêtement contre une déveine aussi opiniâtre.

— J'ai calculé disait Patoche. Vous devez avoir une trentaine de mille francs devant vous. Prenez la banque. Vous triplerez, vous quintuplerez votre gain. Une fortune, mon cher, une fortune qui vous tend les bras. Ce serait un crime de la laisser échapper.

Jacques, du reste, n'hésitait plus. Cinq minutes après, il était assis devant le croupier. Le regard du croupier et le regard de Patoche se rencontrèrent de nouveau. Puis, Patoche changea de place et alla se placer à la pointe de la table, au tableau de droite, derrière une ponte qu'il ne connaissait pas.

La veine, qui avait un instant favorisé le Hongrois au moment où il tenait la banque, ne sembla pas être revenue à Jacques. Il perdit d'abord les deux premiers coups, gagna plusieurs autres, reperdit encore. Il se tenait sans gain ni perte. Le croupier lui passa des cartes, battues et coupées. Jacques les prit, les rangea devant lui, sans défiance. Le croupier était un peu pâle. Quant à Patoche, jamais ses yeux n'avaient été si cruels. Le misérable se pencha vers le joueur assis devant lui. Et très bas, à l'oreille :

— Monsieur si vous voulez me permettre de vous donner un conseil, vous ne jouerez plus.

— Pourquoi ? fit le ponte également à voix basse.

— Le banquier vient de glisser une portée dans son jeu !

Le joueur tressaillit, retira sa mise. Jacques donna des cartes. Le premier tableau avait cinq, le second avait sept. Jacques abattit neuf. Le tableau du croupier poussa vers son tas d'or un tas d'or nouveau. Patoche se pencha une seconde fois, et comme un souffle :

— Vous voyez, monsieur, et ce n'est pas fini !

Au même instant, Jacques, sur un nouveau coup, abattait encore neuf. Le joueur se leva brusquement et d'une voix frémissante :

— Messieurs, arrêtez !

— Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ? fit le croupier.

Pourquoi arrêtez-vous le jeu ? De quel droit ?

— De quel droit ? fit le joueur avec ironie. Parbleu, j'ai bien celui de ne pas me laisser voler plus longtemps.

— Voler !

Ce fut un cri échappé à tous ceux qui se trouvaient là. Jacques, blême, debout, les yeux étincelants, disait :

— Et qui donc ici est un voleur ?

— Vous, monsieur, tout simplement.

— Moi ? moi ? bégaya Jacques qui crut avoir mal entendu.

Et le joueur répète :

— Vous !

— Misérable !

Et Jacques, envoyant rouler sa chaise au milieu de la salle de jeu, s'élance vers son accusateur.

Des garçons se précipitent sur lui et le maintiennent. Le joueur continuait :

— Je ne suis pas un misérable et vous êtes un fripon. Du reste, il y a un moyen bien simple de s'en assurer. Que l'on compte les cartes ! Monsieur le commissaire du jeu, c'est votre affaire.

— Soit fit Jacques dont la colère était terrible, comptez les cartes, mais vous, monsieur, je vous tuerais.

— Je ne crois pas, monsieur, fit le joueur avec

le calme le plus parfait, car je ne me bats pas avec les filous.

— C'est bien, c'est bien, fit Jacques d'un ton de voix presque imperceptible, tant la fureur étreignait sa gorge.

Le commissaire vérifiait les jeux. Tous les joueurs étaient debout, groupés autour de lui, isolant ainsi Jacques, son accusateur et le croupier, assis sur sa haute chaise. Vérification faite, le commissaire se tourna vers Jacques :

— Monsieur, dit-il avec mépris, il y a neuf cartes de trop.

Il y eut une sorte de rugissement dans la salle et des poings se tendirent vers Jacques. Toutes les passions étaient déchaînées. Jacques, hagard, se sentant devenir fou, essayant vainement de trouver un peu de présence d'esprit, Jacques disait :

— Neuf cartes de trop. Mais ce n'est pas possible. C'est une erreur. Je suis un honnête homme, messieurs. Je ne suis pas un voleur. C'est la première fois que je joue si gros jeu. C'est la première fois que je mets les pieds dans un cercle ! Neuf cartes de trop, je vous en prie, comptez de nouveau, monsieur le commissaire, vous avez pu vous tromper, j'ai reçu les cartes des mains du croupier. N'est-ce pas, monsieur ?

— Je vous ai passé les cartes, dit le croupier, mais je ne réponds pas de ce que vous y avez ajouté !

— Comptez vous-même ! dit le commissaire.

Il compta, les mains agitées de tremblements violents.

— Neuf de trop ! ah ! je suis perdu ! mais pour quoi ? Comment ? C'en est pas moi, je vous le jure.

Et il tournait vers les joueurs des mains suppli-

antes :

— Messieurs, je vous en prie, ne me prenez pas pour un voleur. Il y a, dans tout cela, quelque chose d'incompréhensible, je vous le jure, je vous le jure, messieurs, regardez.

Et il montrait la boutonnière de sa redingote :

— J'ai la médaille militaire, je me suis engagé à dix-huit ans, je suis sous-officier, je reviens du Tonquin, où aurais-je appris à tricher au jeu, je vous le demande. J'ai eu tort de venir ici, de jouer, mais cela, ce n'est pas un crime, messieurs, je vous en prie c'est ma carrière que vous brisez. Je n'ai jamais eu de punition et j'ai été cité deux fois à l'ordre du jour. Est ce que c'est d'un voleur, tout cela ?

— Monsieur, dit le commissaire, un vieillard à figure rose, à barbe blanche, à cheveux blancs, les preuves sont là. C'est un flagrant délit. Vous serez rayé du cercle et affiché.

D'un groupe de joueurs une voix s'éleva :

— Mais ce garçon ne fait pas partie du cercle, nous ne le connaissons pas, qui l'a amené ?

— Un des vôtres, dit Jacques.

L'employé qui avait reçu les noms dans le salon d'entrée s'avança :

— Monsieur Patoche a présenté monsieur, dit-il.

— Patoche ! cria-t-on. Patoche !

Mais le misérable était invisible. Il avait disparu au moment même où, devant lui, le joueur avait jeté son accusation d'infamie à la face du pauvre Jacques. Le commissaire fit signe à deux garçons :

— Chassez monsieur ! dit-il d'une voix brève.

Jacques reçut le mot comme un coup de fouet en plein visage. Un nuage passa sur ses yeux. Ses jambes vacillèrent. Il crut qu'il allait s'évanouir. Et il serait tombé, en effet, si les hussiers appelés par le commissaire ne l'avaient soutenu. Alors, sous les regards méprisants de ceux qui étaient là, il traversa les salons du cercle, entraîné, poussé par les hussiers. Et il ne songeait pas à résister. Il ne pensait à rien. Il ne se rendait compte de rien. Il ne réfléchissait pas encore. Les garçons lui firent descendre l'escalier et ne le quittèrent que lorsqu'il fut sur le trottoir. Puis, là, ils lui tournèrent le dos et remontèrent.

Jacques paralysé, anéanti, appuyé contre la muraille, les tempes battant, ne voyait plus rien, n'entendait plus rien. Il fut longtemps à se remettre. La folie frappait à son cerveau. Il se voyait déshonoré, perdu. Que dirait-il ? comment se défendrait-il ? comment prouverait-il qu'il n'était pas un voleur ? Impossible. Il était victime,

sans doute, d'un hasard cruel. Quelqu'un, et celui-là resterait à jamais inconnu, avait préparé les cartes pour s'en servir lui-même, et c'était à Jacques que ces cartes étaient tombées. Comment ? On ne le saurait jamais.

Les passants devenaient de plus en plus rares dans la rue de la Chaussée-d'Antin et sur le boulevard. Il était une heure du matin. En chancelant Jacques s'éloigna du cercle, dont toutes les fenêtres allumées du premier étage semblaient le poursuivre de leurs flamboiements comme autant d'yeux furieux.

Il marchait au hasard, allant devant lui sans savoir où. Il avait besoin de mouvement, il avait besoin de s'étourdir. Longtemps il erra ainsi dans Paris qu'il ne connaissait pas. Cela lui fit du bien. Certes, cela ne lui rendit pas sa tranquillité d'esprit. Elle était perdue pour longtemps, peut-être pour toujours. Mais enfin il se ressaisissait un peu.

Il tomba accablé sur un banc. Il n'en pouvait plus. Un instant il faillit s'endormir. Il se sentait si fatigué, si rompu par cette émotion intense qu'il était pris d'un invincible besoin de sommeil. Il eût peur de s'abandonner là et d'être arrêté comme un vagabond. Après avoir volé au jeu, on le conduirait au poste comme un ivrogne ramassé sur la voie publique. Il se leva. Où se trouvait-il ? Il ne savait. Sur un boulevard désert, planté d'allées de maigres arbres. Il s'approcha du coin d'une rue et à la lueur tremblotante d'un bec de gaz, il lut sur la plaque bleue :

BOULEVARD DE LA CHAPELLE

Jamais il n'était venue là. Des rôdeurs sinistres s'approchèrent, tournant autour de lui, l'examinant. Il n'y prit pas garde. Ils finirent par s'en aller, du reste, invités sans doute à la prudence par la haute taille de Jacques et sa solide carrure. Il rencontra deux gardiens de la paix. Il n'osait les accoster. Il lui semblait que ces deux hommes qui certainement avaient été soldats et qui peut-être avaient été sous-officiers comme lui, devineraient son déshonneur sur ses traits bouleversés. Il eut beaucoup de peine à s'enhardir.

— Pardon, messieurs, dit-il, je suis égaré, je ne connais pas Paris. Le boulevard Haussmann, s'il vous plaît ?

— Vous lui tourniez le dos, monsieur, dit un gardien en souriant. Vous auriez pu marcher longtemps de ce côté-là sans le rencontrer. Tenez, allez tout droit, suivez la ligne des boulevards jusqu'à ce que vous rencontriez une petite place qu'on appelle la place Clichy. Vous prendrez la rue de Clichy, à gauche, et vous la descendrez jusqu'à l'église. Là, vous vous renseignerez, mais vous n'en serez plus qu'à deux pas.

Et tout à coup le gardien se ravissant :

— Au fait, connaissez-vous la rue de la Chaussée-d'Antin ? Cela vous guiderait, une fois en bas de la rue de Clichy.

S'il la connaissait la rue maudite ! Il ne répondit pas et s'enfuit courant de toutes ses forces.

— C'est un pochard, dit l'agent.

Chez Marjolaine, la soirée avait été toute entière prise par la besogne pressée que la modiste devait livrer le lendemain. Quand la pendule sonna dix heures, Marjolaine poussa un soupir.

— Enfin, murmura-t-elle, il va rentrer !

L'oncle César était assis devant une fenêtre ouverte sur le balcon. Absolument renversé dans le fauteuil il avait, à l'américaine, ses deux pieds sur la balustrade, et il fumait silencieusement sa pipe. C'était une permission qu'on ne lui accordait que le soir, lorsqu'on n'attendait plus aucune cliente. Il usait de la permission avec béatitude. Point gênant, l'oncle César. Il partait le matin, rentrait à midi, ressortait après le déjeuner et ne revenait que le soir. Parfois Marjolaine le chargeait de quelques courses dont il rendait compte avec une discipline de soldat. Mais de ses heures de liberté, que faisait-il ? Marjolaine l'ignorait et ne s'en inquiétait pas.

Une fois seulement, au début, elle le lui avait demandé. Il avait répondu :

— Je ne connais pas Paris. Je me promène. Paris est chi grand !

Depuis, ils n'en avaient plus reparlé. Cepen-